LETTRE
DE M. CÉRUTTI
A MM. LES RÉDACTEURS
DU
MONITEUR UNIVERSEL;

Au sujet de quatre Scenes scandaleuses, arrivées au Palais-Royal,

SUIVIE

D'UNE Lettre à M. CÉRUTTI, renfermant vingt-un Griefs contre M. NECKER.



A PARIS;
Chez DESENNE, Libraire, au Palais-Royal, N°. 1 & 2.

1790.



Paris, ce premier Août 1790.

MESSIEURS,

UN soufle nouveau vient de ranimer le feu des insurrections. On ignore d'où il part. Est-ce une terreur panique causée par l'armée Autrichienne ou par les Flottes Anglicanes ? Est-ce un mouvement naturel de ce Palais-Royal ou anti-Royal que l'on a si bien nommé la caverne d'Éole, *Hic vasto* DUX *OEolus antro*, *etc.* C'est delà en effet que les tempêtes et les sottises se répandent sur Paris. De quelque côté que

l'on arrive en ce vaste boucan, on est assailli des plus horribles Stentors, beuglant des pamphlets non moins horribles. On diroit que c'est l'anti-chambre des enfers ou des petites-maisons. En s'y promenant, de groupe en groupe, d'allée en allée, on est effrayé des squelettes hideux et patibulaires, qui, changés en Orateurs, ne parlent que de pendaison, de lanterne, d'incendie, de pillage. On croiroit que c'est l'Assemblée Nationale des bourreaux, des bacchantes, des furies. Vous m'accuserez moi-même, Messieurs, d'emprunter ici leur pinceau ou plutôt leur brandon. Mais jugez, je vous prie, si je suis exagéré dans ma peinture ou dans ma plainte. Je traversois par hazard cet épouvantable jardin, le lendemain de la fête solemnelle du Pacte Fédératif. J'avois assisté, j'avois pleuré d'admiration à ce spectacle, le plus beau qu'ait donné encore le genre humain. J'avois été placé de manière que je voyois tout ce théâtre immense, et ses superbes

balcons, et sa magnifique gallerie, et son autel religieux, et son arc triomphal. J'avois contemplé, dans un transport continu, l'armée Fédératrice, représentant la Paix, la Force et l'allegresse publique; dansant au milieu des averses réitérées qui l'inondoient; bravant l'intempérie du ciel, comme elle auroit bravé le canon ennemi; ensuite brillant aux rayons du soleil comme elle auroit brillé à ceux de la victoire; saluant tour-à-tour, par des acclamations Militaires et Patriotiques, les Spectateurs, les Représentans et le Chef Auguste de la France, qui sembloit encadrée au milieu de cette longue enceinte. Dans le moment suprême du serment Fédératif, j'avois observé tous les visages émus, tous les bras levés, tous les chapeaux agités dans les airs, et la flamme électrique imprimant la commotion universelle, tandis que la flamme du salpêtre embrasoit les tubes guerriers et faisoit retentir l'atmosphère, les rivages,

les côteaux, les palais de la Capitale. Parmi tant d'objets qui frappoient mes regards, j'avois distingué et suivi des yeux la marche de ce jeune Héros qui, à vingt ans, fut l'appui du nouveau monde, et qui, à trente, est celui du monde ancien. Monté sur un coursier blanc, tel que la Féerie nous peint les génies Libérateurs, il parcouroit le Champ Fédératif, allant de Province en Province, de Famille en Famille, de l'Armée à la Nation, de la Nation au Monarque, du Monarque au Sanctuaire et au Sacrificateur ; portant ainsi les messages de la terre et du ciel, et se promenant, en quelque sorte, au milieu des passions, des loix et des siècles. A portée de voir et même d'examiner le Prince qui venoit se lier au Peuple par un nœud légal, et le Sénat qui au nom du Peuple venoit se lier par un nœud réciproque au Prince, je fus témoin de ce double vœu, seuls vœux indissolubles. Le président de l'Assemblée Nationale pro-

nonça, de bout, à sa place, le serment populaire. A son exemple, le Roi, de bout, à la sienne, prononça le serment Monarchique. Je l'avois entendu, syllabe par syllabe; j'avois été saisi de l'intonation sentimentale avec laquelle chaque mot étoit articulé; j'avois considéré le visage du Monarque: la foi sembloit animer ses lèvres, la justice éclatoit sur son front, la bonhommie enfin et la vérité resplendissoient dans ses yeux; et l'ame de toute la Nation, passant en quelque sorte dans la sienne, il avoit paru transfiguré un moment en demi-Dieu. Pénétré jusqu'au fond de mon cœur de l'enthousiasme public, j'arrivai le lendemain au Palais-Royal, et je croyois que la concorde et la joie du Champ-de-Mars s'étoient débordées jusqu'en ce lieu orageux. Au lieu d'un tableau si touchant, je trouvai la défiance, la haine, la rage, élevant de folles clameurs et d'exècrables motions. On se déchaînoit avec une merveilleuse frénesie

contre l'Assemblée Nationale et contre le Roi : on y déclaroit nul ou suspect leur serment réciproque, fait loin de l'autel : on proposoit avec une véhémence de Sauvage ou de Démon, d'aller chercher le Corps Législatif et le Monarque, pour les ramener, pour les traîner au Champ-de-Mars et à l'Autel de la Fédération. J'avoue qu'à cet aspect, confondant la populace abjecte avec un Peuple sensible et courageux, j'ai maudit la France.... Je n'aurois dû maudire que ce Palais-Royal ou Régicide qui toléroit de pareils monstres. Je m'éloignai en colère de ce repaire odieux, où la liberté et la volupté tournoient également en barbarie et en crapule. Forcé, quelques jours après, d'aller dire adieu à un Député qui retournoit en Province, et qui logeoit dans ce cloaque pestilentiel, j'y vins dans la nuit, dans le tems où les tygres sont endormis et les serpens cachés sous terre. Mais la faction et la discorde

ne dorment point, ne désarment point dans le camp d'Agramant. Tout étoit calme dans Paris, tout étoit en feu au Palais-Royal : plus de deux cens furieux se préparoient à porter la flamme et le fer, devinez contre qui, MESSIEURS : contre le seul Ministre qui n'ait jamais séparé les intérêts du Peuple et ceux du Prince ; contre le seul publiciste qui ait su concilier la force des principes et la justice des ménagemens ; contre le seul philosophe pour qui les opinions religieuses soient demeurées intactes à côté des opinions naturelles ; contre le seul Citoyen qui ne cesse, malgré l'injustice et l'ingratitude, d'immoler sa fortune, d'exposer sa renommée au péril de la République ; contre le seul Homme en place qui ait essuyé tout-à-tour, mais sans succomber jamais, la disgrace Aulique et l'ostracisme Démocrate ; contre le seul Etranger qui, en se naturalisant en France et en s'alliant à la Révolution Française, ait

gardé constamment son génie originaire et son génie adoptif, l'austérité des Alpes et la douceur de nos climats; contre M. Necker enfin, oui, contre le dernier Grand-Homme qui reste à notre siècle présomptueux et appauvri. Deux cens Hottentots, assemblés contre lui, blasphemoient ses vertus, conjuroient sa mort. Je me rappellai celle de Socrate, celle de Thrasea, celle de Coock, le bienfaiteur de ses Sauvages assassins. Je crus le Palais - Royal, la Capitale des Antropophages et le Serrail de la Bestialité. La vigilance des Gardes Nationaux, en dissipant cette Horde cannibale, ramena l'ordre public et le calme nocturne. Le hazard, m'ayant égaré une troisième fois dans la forêt dangereuse du Palais-Royal, je faillis être témoin d'une violence non moins inattendue. Un Soldat menaçoit d'égorger un Prêtre. Je supposai d'abord que ce Prêtre étoit un imprudent ou un Aristocrate. J'approchai :

je reconnus un Ami signalé du peuple, un Philosophe, coopérateur de l'Encyclopédie, un Patriote humain, instruit, zélé, irréprochable, et qui n'avoit d'autre tort extérieur, que le vêtement ecclésiastique. Sur ce seul crime apparent, on l'insultoit, on alloit l'égorger. Ma voix amicale, l'air vénérable de la victime lui donna, sur le champ, une légion de défenseurs. Pour cette fois, en maudissant le Palais-Royal, je bénis le hazard qui m'y avoit conduit si à propos. Ne seroit-il pas à propos, Messieurs, d'avertir le peuple de ne pas se faire ainsi le Juge vestiaire, le Censeur costumal, et le Bourreau ambulant. Ou bien, ne conviendroit-il pas que l'Assemblée Nationale décrétât un nouvel uniforme sacerdotal, qui distinguât la profession des Autels, sans provoquer la haine populaire, ou plutôt populâtre. Pardonnez-moi ce terme hazardé ; il peint la grossiéreté des hommes et des choses. Cette grossiéreté

ne cédera que peu-à-peu, et à force d'instructions publiques. Un quatrième spectacle que m'a donné le Palais-Royal, annonce, d'une manière terrible, ce défaut et ce besoin de lumières. Je sortois de la Boutique d'un Libraire où l'on disputoit sur les moyens de faire sortir des coffres-forts le numéraire enfoui par la défiance. On proposoit d'attacher un intérêt, un profit, non pas aux billets représentatifs de l'argent, mais à l'argent monnoyé lui-même. Le peuple des Insurgens, attroupé, agroupé dans le Jardin, proposoit sur ce même sujet des expédiens moins doux : celui de pendre les Marchands d'argent, celui de forcer la Caisse-d'Escompte, celui enfin de visiter et de dépouiller la maison de tous les riches. Porté, malgré moi, par le torrent de la multitude, au centre de l'insurrection, j'oubliai le péril, j'oubliai la place, j'oubliai toute considération, excepté celle de la vérité. Renforçant ma voix et déployant mon zèle, je prou-

vai, je démontrai, je fis toucher à la main l'extravagance de ceux qui m'entouroient. Je leur dis : Peuple, que voulez-vous ? de l'argent ? Qui vous en donnera pour rien ? Le Roi ? il n'a que du papier, comme vous. L'Assemblée Nationale ? elle n'a pu créer que du papier-assignat. La Caisse-d'Escompte ? elle est remboursée elle-même en papier entassé dans ses coffres. La bourse des Agioteurs ? elle consiste, en ce moment, dans un porte-feuille rempli de papiers qui perdent plus que le vôtre. La maison des riches ? la plupart sont dépourvus de leur ancienne richesse, et quelques-uns l'ont enterrée ou dépaysée. Les Emigrans ? comment les forcerez-vous à rapporter leurs trésors dans les mains de leurs Adversaires ! Les Etrangers ? est-ce en bouleversant vos demeures, en incendiant vos cités, que vous attirerez l'or et les tributs du Voyageur ? Le Commerce enfin et l'industrie ? l'un et l'autre, vous le voyez, sont dans l'indigence et dans l'inac-

tion ; l'un et l'autre ne peuvent s'enrichir, s'alimenter, qu'au sein de la paix et de la confiance. Voulez-vous accélérer leur renaissance ? modérez vos esprits, laissez consolider vos Loix, n'augmentez pas les ruines, n'ensanglantez pas les matériaux, l'édifice s'élève, nulle main aristocrate ne peut l'ébranler, la vôtre pourroit le détruire. Quand le bled manquoit à vos besoins, vous doubliez votre disette, en persécutant le commerce des bleds. L'argent est rare aujourd'hui ; vous doublez sa rareté, vous facilitez sa disparition, en persécutant le commerce du numéraire. Loin de diminuer l'usure, vous l'augmentez par la terreur. Si vous pendez les Marchands d'argent, qui viendra l'échanger contre votre papier ? Si vous enlevez des maisons le peu d'or que l'on y garde, qui payera votre travail ? qui soulagera votre pénurie ? qui sustentera les arts et les emplois de l'Etat ? Espérez-vous que le Ciel versera des pluies d'or ? Espé-

rez-vous que la Terre vous ouvrira des mines d'argent? Vos espérances, j'ose vous l'annoncer, peuvent s'accomplir : le Ciel et la Terre semblent s'être entendus pour vous ménager la plus riche moisson que jamais la France n'ait recoltée. Attendez le fruit de cette recolte miraculeuse, digne de votre Constitution. Laissez circuler librement vos Assignats, malgré leur perte momentanée. Souffrez sur-tout, souffrez que l'intérêt vous apporte les parcelles d'argent qu'il achète de l'avarice, qu'il dérobe à la défiance : si vous fermez cette veine d'or, il disparoît à jamais : si vous détruisez, si vous épouvantez ce commerce, il fuit loin de vous, et la misère vous reste. L'argent est libre comme votre travail, il est sacré comme vos propriétés ; il est plus précieux, ou du moins il paroît plus assuré que tous les papiers les plus certains. Comment voulez-vous qu'en cette position des choses, on commande la peur, on extorque la réserve, on viole les asyles,

on fraude les échanges? Toute échange est fondée sur le besoin et le profit, tout art a son agiotage naturel et son usure légitime ; le Marchand rançonne le Consommateur ; le Fermier rançonne le Manœuvre, l'Artiste rançonne le Propriétaire ; quelquefois le papier rançonne l'argent ; aujourd'hui l'argent rançonne le papier : cela dépend de leur balance ou de la nécessité. Peuples ! prenez-y garde ; c'est contre vous que l'on vous soulève. Le premier Marchand d'argent que vous pendrez, sera le signal, pour toute la France, de cacher son argent jusques dans les entrailles de la terre. Vous ne le trouverez pas dans celles de l'avare. Tel fut, MESSIEURS, mon Discours ; le croiriez-vous ? il persuada, il appaisa le monde qui m'écoutoit. Je le laissai dans une sorte de conversion. Des Orateurs qui m'ont succédé, n'ont pas tardé à le pervertir de nouveau. Tant l'ignorance est susceptible de fanatisme ! Tant l'instruction est

nécessaire à la masse mobile du Peuple ! Tant les nuages sont disposés à la tempête ! Je vous ai décrit, MESSIEURS, d'un trait de plume, quatre scènes orageuses dont j'ai été spectateur. Je vous prie d'insérer mon récit, tel que je l'ai tracé de chaleur et de mouvement, dans votre Gazette Nationale. Le *Moniteur Universel* est fait pour être la plus utile des cent voix de la Renommée. Puisse-t-elle tonner sur quelqu'un des groupes factieux, qui du Palais Royal, ainsi que de leur Forteresse, menacent le Royaume, et insultent l'Assemblée Nationale.

J'ai l'honneur d'être, ect.

CÉRUTTI.



LETTRE A M. CÉRUTTI,

RENFERMANT VINGT-UN GRIEFS CONTRE M. NECKER.

Vous êtes émerveillé, Monsieur, de la rage populaire ou populâtre contre M. Necker: vous ignorez donc tous les forfaits de ce Ministre. Ne le connoissant que par ses écrits, par ses actions publiques et par ses amis les plus estimables, vous persévérez dans un enthousiasme qui est passé de mode. Vous refusez d'adopter la mode récente d'abattre les têtes, les statues qui ont déplu. Le hazard seul vous a rendu témoin des groupes éloquens du Palais-Royal. Rebuté par l'extérieur féroce de ceux qui les com-

posoient, vous auriez craint, en vous y mêlant, de participer au crime de bestialité. Je suis plus juste ou plus curieux que vous. J'ai voulu prendre l'intrigue sur le fait, ou voir la vérité à nud. La vérité s'est expliquée par l'organe sonore des Porte-Faix, des Harangères : vous n'entendriez pas trop leur langage : je vais le traduire : voici, Monsieur, avec précision, tous les sujets de plainte dont le Palais-Royal a retenti contre M. Necker.

Premier Grief : M. Necker a défendu l'exportation des grains, au moment de la disette des grains, et il a violé la liberté sous le prétexte ridicule de la famine.

Second Grief : Il a emprunté de la Caisse d'Escompte plusieurs millions, au moment que le trésor public étoit sans argent, sans crédit, sans resssource, et il a augmenté la dette sous le prétexte misérable de la nécessité.

Troisième Grief : Il a sollicité la grace de M. de Bezenval que le District des Cordeliers jugeoit criminel, et il a osé préférer le vœu de l'humanité aux ressentimens de la haine.

Quatrième Grief : Il a imploré des indemnités futures pour les châteaux incendiés, et il n'a pas craint d'imposer la miséricorde pour expier la barbarie.

Cinquième Grief : Il s'est permis de donner des leçons de prudence et de modération à l'Assemblée Nationale, et il s'est prévalu de quarante ans de travaux et de succès pour instruire des Hommes qui en étoient encore à la première année de la politique et de l'expérience.

Sixième Grief : Il a demandé, redemandé que le Comité des Finances s'alliât, se concertât avec l'Administration, afin de régler la théorie présomptueuse par la

pratique circonspecte, et il s'est obstiné à vouloir que le courage eut de la mesure, et le zèle, de la prévoyance.

Septième Grief: Il a repoussé les dénonciations folles de quelques politiques aventuriers de l'Assemblée Nationale, au lieu de s'en laisser accabler et noircir en silence.

Huitième Grief: Il a relevé les méprises, les faux calculs, les assertions étourdies de quelques autres Zélateurs hypocrites ou ignorans, au lieu de fermer ses yeux sur l'erreur et de redoubler le bandeau sur les yeux de la Nation.

Neuvième Grief: Il a essayé de disculper quelquefois les autres Ministres, parce qu'il présumoit favorablement de leurs intentions, et il s'est cru plus instruit sur leurs démarches, en les voyant de près, que le public qui les observoit de loin.

Dixième Grief : Il n'a cessé de maintenir de toutes ses forces l'autorité et la réputation légitime de Louis XVI, et il s'est attaché, avec une fidélité servile, à recueillir, à préserver les Reliques de la Royauté et de la Monarchie.

Onzième Grief : Son audace Royaliste a porté ses attentats jusqu'à parler, une ou deux fois, d'une manière attendrissante, de la Reine et même des Frères du Roi, rappellant les pièges tendus autour d'eux par l'ancienne corruption, exposant les foiblesses des Princes à côté des bassesses des Grands, afin d'obtenir quelque indulgence pour les premières.

Douzième Grief : S'il s'est attendri sur la Famille Royale que l'on abaissoit sans ménagement, ne s'est-il pas appitoyé de même sur les Familles Illustres que l'on dépouilloit de leurs titres, de leurs noms,

de leurs armoiries, et sa modestie ne s'est-elle pas fait la protectrice de la vanité ?

Treizième Grief : Pourquoi protéger ainsi les titres ? parce qu'il se flattoit d'être créé bientôt Duc et Pair. Pourquoi protéger les noms ? parce qu'il étoit las de la célébrité du sien, et qu'il en briguoit un plus ignoré. pourquoi protéger enfin les armoiries ? Parce que dans son écusson, il espéroit placer un jour les lys et la couronne de France.

Quatorzième Grief : Que dire de l'acharnement avec lequel il a soutenu cette maudite Caisse d'Escompte, à qui nous devons, il est vrai, le filet d'argent qui coule encore, mais qui étoit obligée de se sacrifier *gratis* au Public ingrat, et qui a eu la témérité de différer ses payemens lorsqu'ils étoient devenus impossibles.

Quinzième Grief: En empêchant la banqueroute de la Caisse par d'horribles délais,

n'a-t-il pas empêché, par des retards non moins abominables, la banqueroute de l'Hôtel-de-Ville ?

Seizième Grief : Que dis-je ? N'a-t-il pas eu le fol espoir de ranimer le crédit et d'entretenir la circulation, en remboursant, avec une probité infâme, les anticipations, et en imitant Colbert, au-lieu d'imiter l'Abbé Terray ?

Dix-septième Grief : Qui l'autorisoit à faire passer à M. le Comte d'Artois la rente viagère que lui devoit le Roi ? à faire compter à Madame de la Marck une somme équivalente de ses meubles, et qu'elle n'a pas touchée ? à envoyer aux Emigrans Aristocrates des millions qu'il n'eut jamais ? à s'approprier des milliards qui sont en l'air ou qui sont sous terre ? à verser sa propre fortune dans le trésor public épuisé, afin de mieux couvrir les montagnes d'or qu'il entasse sur celles de la Suisse ?

Dix-huitième Grief : Comment pardonner son obstination laborieuse ? Comment souffrir qu'au milieu des outrages et des impostures, son orgueil imperturbable continue de veiller sur notre fortune, d'en défendre les débris, d'en réparer les brèches, de nous faire subsister malgré la décadence universelle, de nous faire respirer jusques dans notre agonie ?

Dix-neuvième Grief : Maudite soit la sagesse qui veut combiner le présent et l'avenir, qui refuse de dévorer en un jour l'aliment d'un siècle, qui n'ouvre pas toutes les sources taries, toutes les cataractes d'un ciel d'airain ; qui ne prodigue pas un papier trop prodigué déjà ; qui ne force pas, en un mot, tous les coffre-forts à se vuider, et tous les porte-feuilles à se répandre.

Vintième Grief : Existe-t-il dans ce siècle égoïste un Philosophe plus personnel

que celui qui, menacé d'être assailli et immolé par la populace aveugle, a répondu : Qu'elle vienne, elle me trouvera travaillant pour son bonheur. Est-il permis à un Ministre moderne de ressembler à l'antique Aristide, à l'antique Miltiade, à l'antique Phocion, à tous ces Héros de la Grèce, qui aimoient, qui servoient le peuple, en tombant sous ses coups, et bravoient le supplice, en plaignant les assassins ?

Vingt-unième Grief : Mais voici le comble de la témérité et de la jalousie : lorsque des Flatteurs annoncent à cet Homme, jadis l'idole de la France, et qui croit l'être encore de l'Amitié, que ses Mémoires, ses Comptes rendus, ses vues expérimentales, ses plans réparateurs, ont été mal accueillis de l'Assemblée, savez-vous ce qu'il a le front de répondre ? Ce que répondit ce Spartiate célèbre, à qui l'on préféroit ses propres Elèves : *Je suis charmé*

que la Patrie ait tant de Citoyens plus instruits que moi dans mon art.

Je viens de vous détailler, Monsieur, la liste des crimes imputés à M. Necker : j'avoue que je ne trouve pas de réponse à aucun des articles : c'est à vous de répondre, ligne par ligne, syllabe par syllabe : il ne faut pas laisser debout vingt colonnes qui déposent contre votre *grand homme.* Interrogez votre Logique plus démonstrative que votre enthousiasme. Envoyez-moi, si cela est possible, une réfutation aussi claire que le jour : armé de votre lumière, j'irai me battre contre tous les brouillards et tous les brouillons du Palais-Royal : j'ignore en quel pays existe le puits de la vérité ; mais je sais où réside celui du mensonge.

J'ai l'honneur, etc.

A Paris, ce 3 Août 1790.